

LA LIBERATION DES CAMPS

Si l'histoire est la mémoire des peuples, s'il est bon d'y travailler à partir de documents conservés à l'abri du temps, comment ne pas écouter d'abord ceux qui firent cette histoire, ceux qui la subirent parfois, ceux qui sont encore les interprètes d'une époque.

Rares sont à présent les survivants des "camps de la mort". C'est pourquoi en ce 40^e anniversaire de la libération des villes concentrationnaires, trois des rescapés que nous sommes ont accepté de témoigner pour cette revue. En ce qui me concerne, je pourrais dire en quelques mots ce que fut pour moi cette libération tant espérée.

Après un an passé à Ravensbrück dans des conditions qui défient l'imagination, nous nous trouvions à Mauthausen (Autriche) en ce printemps 1945 qui semblait éclore sur les cadavres. Mais savions-nous encore ce qu'était le printemps ? La plupart de nos amies étaient mortes, broyées sous le grand bombardement d'Amstetten, le 20 mars précédent, alors que nous avions eu l'ordre d'aller déblayer une voie de chemin de fer. Nous nous retrouvions décimées, exsangues, affamées, dans cet état second où l'esprit semble prendre le pas sur la matière. Mais si nos forces déclinaient, nous conservions une volonté farouche de rentrer en France. A cela s'ajoutait le désir profond de témoigner plus tard de tant d'atrocités vécues.

L'angoisse de l'inconnu présidait à nos derniers moments : nous étions "N.N." (Nacht und Nebel - Nuit et Brouillard) et chacun sait ce que cet euphémisme poétique cachait de mortelle menace. En principe, nous ne devions pas rentrer.

La guerre touchait à sa fin. Les bombardements se rapprochaient, les coups de canons aussi. La nourriture était plus rare que jamais. Dans les "Revier" ou hôpitaux, les malades, entassés, étaient promis à une destinée tragique. Beaucoup avaient déjà fait l'objet de transports inquiétants, dits "Transports Noirs". Les mesures d'extermination devaient se multiplier. Je pense à celles de nos amies qui, à la veille de la libération, se virent administrer la piqûre intraveineuse mortelle.

Un matin, S. et moi étions allongées sur la terre râpée à côté de notre immense baraque essayant vainement de lire, sans les comprendre, quelques pages déchirées d'un ouvrage trouvé par hasard. Je crois me souvenir qu'il s'agissait du "Journal d'un curé de campagne". Chacun devine combien l'absence de livres ou de nouvelles était, pour certaines d'entre nous aussi débiliteuse que l'absence de pain. Si nous voulions "tenir" et sauver en nous l'essentiel, il nous fallait coûte que coûte, préserver notre esprit et notre vie intérieure. Dans cette tentative de "déshumanisation" lente que pratiquaient nos bourreaux, nous nous disions sans cesse : "ils ne feront jamais de nous un simple numéro matricule".

Ce jour-là donc, nous lisions à tour de rôle. S. et moi, d'une voix presque inaudible des mots vidés de leur sens mais qui nous berçaient de leur musique : c'était le 21 avril. Quarante ans aujourd'hui ! Tout à coup, dans cette enceinte qui sentait la mort et les excréments, des camarades se levèrent et se mirent à crier, en se bousculant. Je ne pus retenir que le mot "Libération". Le commandant du camp était là, accompagné d'un militaire que nous n'avions jamais vu. Tous deux discutaient à voix basse.

S. et moi ne fîmes pas un mouvement : dans des conditions semblables, il n'y a rien de pire qu'un espoir déçu. Tant de faux bruits circulaient, qui trouvaient, le jour suivant, leur démenti. Je dis à S. : "Ne bougeons pas. Il n'y a rien de vrai dans tout cela".

C'était vrai pourtant : le lendemain, on nous remplaça nos tenues de bagnardes par des vêtements civils. On nous fit attendre en rangs après nous avoir fouillées. Puis on nous conduisit à

la douche. La salle de douche était voisine de la chambre à gaz. Jusqu'au dernier moment, nous ne sûmes pas quel sort nous était réservé.

Les hommes que nous croisâmes dans l'escalier, persuadés de leur libération, exultant de joie, devaient être gazés ainsi que les malades du camp.

On nous emmena ensuite hors de la forteresse, sur le terre-plein. Alors il ne fut plus question de douter : les camions de la Croix-Rouge Internationale nous attendaient comme de grands oiseaux blancs. Les premiers étaient pleins, il fallut attendre les suivants.

Le retour : nous étions trop affaiblies pour réaliser pleinement. Nous ne tenions plus sur nos jambes. Ma mémoire me trahit lorsque je cherche à évoquer les détails. On nous fit demeurer quelques jours à Saint-Gall afin d'éviter les risques et de nous alimenter progressivement. Préalablement, un incident à la frontière nous avait montré la fragilité de notre sort. Le Haut-Commandement allemand, s'étant ravisé, avait exigé que nous soyons refoulées, mais nos convoyeurs canadiens passèrent outre - la guerre, pourtant, n'était pas encore terminée.

Lorsque vint à Lyon, au buffet de Perrache, le moment de se séparer, je sentis une sourde angoisse. Je ne savais rien des miens depuis des mois. Allais-je les retrouver ? J'avais, tout à coup, peur d'apprendre le pire, peur de l'inconnu, peur de vivre. Quant à la séparation d'avec mes camarades, je l'ai ressentie comme le déchirement d'une famille spirituelle démembrée.

Ensuite, l'oncle d'une amie, un médecin, me ramena chez moi en voiture, avec précaution, par une nuit d'encre.

Le retour, hélas, ne fut pas exaltant en dépit des soins et des attentions dont nous fûmes l'objet. La réinsertion se révéla difficile. Je n'arrivais pas à reprendre pied : nous étions comme en marge de l'existence... Il me semblait que nous parlions un langage différent des autres, dans une société qui s'était faite sans nous. Nous avions rêvé dans le camp de fraternité brûlante et de justice. Nos rêves nous avaient portés trop haut.

En outre, le souvenir de nos amies disparues ne cessait de nous habiter. Le pourcentage de celles qui étaient rentrées était infime. Pourquoi nous et pas elles ? Il faut dire, en passant, la valeur de l'amitié dans les camps. Cette amitié tenait lieu de tout et nous aidait à survivre. Dans notre dénuement extrême, il suffisait d'une amie qui croyait en nous, qui avait besoin de nous, pour nous rendre le sentiment de notre identité, de notre dignité, de notre humanité.

Certaines, qui avaient échappé à la mort, là-bas, moururent en touchant le sol de France. Je pense à toi, Madeleine, qui me fis dicter une lettre à ton retour : "Me voilà rentrée ! Un peu malade, un peu "débris" mais entourée de soins et de fleurs. Je veux vivre !" Le lendemain, elle s'éteignait...

Qui aurait dit, il y a quarante ans, que les menaces se préciseraient à nouveau ; que, profitant de la crise économique, le racisme referait surface avec les partis d'extrême droite reconstitués et les groupements néo-nazis ; que l'ère de la faim reviendrait ; que les enfants du Tiers Monde nous rappelleraient, par leur maigre squelette, les petites épaves des camps de concentration

Nous sommes poursuivies par nos images mais, puisque nous avons eu le privilège de rentrer, ne faisons preuve d'aucune démission de l'esprit. Le passé ne doit pas rester seulement un point de référence mais servir à infléchir l'Histoire.

Violette Maurice